

149 av. J.-C.

plus considérable des puissances clientes. Massinissa mort (605), Scipion avait partagé le royaume entre ses trois fils, *Micipsa*, *Gulussa* et *Mastanabal* : l'aîné eut la résidence royale et les trésors paternels : le second commandait l'armée ; le troisième eut la justice (IV, p. 328). A l'heure présente, l'aîné, seul survivant, réunissait dans sa main tout le royaume¹. Ce vieillard, doux et faible, négligeait les affaires d'État pour l'étude de la philosophie grecque. Comme ses fils étaient trop jeunes encore, il abandonna les rênes du gouvernement à son neveu, enfant illégitime de *Mastanabal*. *Jugurtha* ne se montra point indigne d'être du sang de *Massinissa*. Bien fait de corps, écuyer et chasseur agile et brave, net et décidé dans les actes de son administration, il se fit tenir en haute estime par ses compatriotes. Il conduisit le contingent numide devant Numance, où il eut Scipion pour témoin de ses talents militaires. Sa position dans l'empire, l'influence qu'il s'était acquise auprès des Romains par ses nombreux amis et compagnons de guerre, furent cause que *Micipsa* jugea utile de se l'attacher encore davantage en l'adoptant (634). Et son testament disposa qu'avec les deux aînés de ses fils légitimes, *Adherbal* et *Hiempsal*, son fils adoptif hériterait du trône, et gouvernerait, comme jadis il l'avait fait lui-même, concurremment avec ses deux

Jugurtha.

120 av. J.-C.

¹ Voici le tableau généalogique des rois numides :

<i>Massinissa</i> , 516-605 (238-149 av. J.-C.)					
<i>Micipsa</i> † 636 (118).		<i>Gulussa</i> , † av. 636 (118).		<i>Mastanabal</i> , † av. 636 (118).	
<i>Adherbal</i> , † 642 (112).	<i>Hiempsal I</i> , † vers 637 (117).	<i>Micipsa</i> , (Diodor.)	<i>Massiva</i> , † 643 (111).	<i>Gauda</i> , av. 666 (78).	<i>Jugurtha</i> ,
			<i>Hiempsal II</i> .	<i>Ozyntas</i> .	
			<i>Juba I</i> .		
			<i>Juba II</i> .		

frères. Pour plus de sûreté, ces arrangements étaient mis sous la garantie du peuple romain. A peu de temps de là, le vieux roi mourut (636). Le testament fut exécuté d'abord : mais bientôt la discorde se mit entre le cousin et les deux fils de *Micipsa*. Avec *Hiempsal*, surtout, plus bouillant que son aîné, celui-ci faible comme son père, la querelle s'envenima. *Jugurtha* n'était pour eux qu'un intrus, admis à tort à l'héritage paternel. Impossible de gouverner à trois. On essaya d'un partage en nature : mais entre ces princes qui se haïssaient, impossible encore de se faire les parts, en provinces et en trésors ; et quant à l'État protecteur à qui il eût appartenu de trancher le différend d'un mot, comme d'ordinaire il ne voulut pas s'en occuper. La rupture a lieu : *Adherbal* et *Hiempsal*, repoussant le testament de leur père comme entaché de captation, veulent contester à *Jugurtha* son legs ; mais celui-ci se déclare roi de tout le royaume. Pendant qu'on négocie, un assassin gagé le débarrasse de *Hiempsal* ; et la guerre civile éclate entre *Adherbal* et le prétendant : toute la Numidie prend parti dans la querelle. A la tête de ses troupes moins nombreuses, mais mieux exercées, mieux commandées, *Jugurtha* est bientôt vainqueur : il s'empare de tout le pays ; il torture ou abat les hauts personnages qui ont tenu pour son rival. Celui-ci se réfugie dans la province d'Afrique, et de là va porter ses plaintes à Rome. *Jugurtha* l'avait prévu : déjà ses batteries dressées déjouaient l'intervention dont il se voyait menacé. Son séjour au camp devant Numance lui avait fait connaître Rome mieux encore qu'il n'avait appris la tactique militaire des Romains : introduit au milieu des cercles aristocratiques, il savait par cœur toutes les intrigues et toutes les coteries : il avait étudié à fond la plaie de cette noblesse abâtardie. Seize ans même avant la mort de *Micipsa*, dans ses déloyales convoitises de la succession de son bienfaiteur, il avait pratiqué de sourdes menées auprès de ses plus illustres amis ; et l'austère Scipion l'avait dû faire

118 av. J.-C.

Guerre
de la
succession
numide.

ressouvenir qu'il était bienséant aux princes étrangers de lier amitié avec la République romaine, mais non avec quelques citoyens de Rome. Quoi qu'il en soit, ses envoyés se montrèrent armés de captieuses paroles, armés surtout, l'événement le fit voir, des moyens de persuasion les plus efficaces en de telles circonstances. On vit les partisans les plus zélés du bon droit d'Adherbal, se retournant incroyablement vite, professer qu'Hiempsal n'avait dû sa mort qu'à sa cruauté envers ses sujets, et que l'instigateur de la guerre actuelle, loin d'être Jugurtha, n'était autre que son frère adoptif. Les chefs du Sénat eurent beau crier au scandale: Marcus Scaurus eut beau résister; leurs efforts furent vains. Le Sénat voulut passer l'éponge sur tout ce qui s'était fait. On décida que les deux héritiers de Micipsa se partageraient le royaume par égale moitié; et pour prévenir toute discorde nouvelle, une commission sénatoriale dut présider au partage. Elle vint sur les lieux. Le consul Lucius Opimius, fameux par ses services envers la cause contre-révolutionnaire, avait cette fois saisi l'occasion de la récompense due à son patriotisme: il s'était fait nommer à la tête des commissaires. Le partage se fit à souhait pour Jugurtha, et aussi non sans large profit pour ces derniers. La capitale *Cirta* (*Constantine*) avec *Rusicada* (*Philippeville*) son port, fut adjugée à Adherbal: mais tandis que son lot le cantonnait sur la partie orientale du royaume, presque toute envahie par les déserts et les sables, Jugurtha reçut l'autre moitié, celle de l'ouest, à la fois riche et peuplée (les Mauritanies appelées plus tard *Césarienne* et *Sitifensienne*). L'injustice était grande: la suite fut pire. Voulant arracher sa part à son frère, en se donnant à lui-même les dehors d'une simple défensive, Jugurtha l'irrite, le pousse à prendre les armes. Le faible Adherbal, instruit par l'expérience du passé, laisse les cavaliers de Jugurtha courir et piller impunément sur ses terres. Il se contente d'envoyer à Rome ses plaintes. Alors Jugurtha, impatient de tous ces

délais, de commencer la guerre, brutalement, sans motif. Adherbal est battu à plate couture dans les environs de Rusicada, et se réfugie dans sa capitale. Le siège commence aussitôt et se poursuit: tous les jours on se bat autour de la place avec les Italiens établis en grand nombre dans la ville, et qui la défendent avec plus d'énergie que les Africains eux-mêmes. A ce moment, apparaît la commission envoyée de Rome sur l'un des griefs portés par Adherbal devant le Sénat: naturellement elle se compose de jeunes gens inexpérimentés, comme tous ceux à qui le gouvernement d'alors confie de semblables missions. Ils demandent que l'assiégeant les laisse entrer dans la place, car ils sont envoyés vers Adherbal par l'État protecteur: il convient de plus de suspendre la guerre, et d'accepter leur arbitrage. Jugurtha leur répond par le plus sec des refus; et la commission, comme une troupe d'enfants, des'en retourner en Italie pour en référer aux Pères conscrits. Ceux-ci écoutent son rapport, puis laissent aller les choses: abandonnés à eux-mêmes, les Italiens de Cirta s'en tireront s'ils le peuvent, et se battront tant qu'il leur plaira. Enfin, au bout du cinquième mois, un affidé d'Adherbal ayant pu se glisser au travers des postes ennemis, il arrive à Rome avec une nouvelle lettre de son maître, remplie des invocations les plus suppliantes: le Sénat se réveille, et se décide enfin, non à déclarer la guerre à Jugurtha, comme la minorité le demande, mais à expédier en Afrique une nouvelle ambassade! Son chef sera Marcus Scaurus, le vainqueur des Taurisques, le dompteur des affranchis, le héros imposant du parti aristocratique! Il n'aura qu'à se montrer pour faire rentrer dans le devoir ce roi insubordonné! Jugurtha, en effet, obéit: mandé à Utique pour conférer avec Scaurus, il s'y rend; mais alors les débats s'embrouillent et n'en finissent pas, et la conférence est dissoute. L'ambassade revient à Rome, sans avoir dénoncé la guerre: Jugurtha, lui, retourne au siège de Cirta. Adherbal, à toute extrémité, désespérait

112 av. J.-C.

Intervention
romaine.

112-111.

de l'appui de Rome : les Italiens, lassés de leur longue défense, croyant d'ailleurs à leur propre sécurité, que la crainte du nom romain aurait dû leur garantir, le poussèrent à se rendre. Cirta capitula. Jugurtha donna l'ordre de faire périr son frère adoptif dans les plus cruels supplices, et quant à la population mâle adulte, Africains ou Italiens, il la fit tout entière passer au fil de l'épée (642). Ce ne fut qu'un cri d'horreur d'un bout à l'autre de l'Italie. La minorité du Sénat, et tout ce qui était en dehors du Sénat maudissaient unanimement ce gouvernement pour qui l'honneur et l'intérêt de la patrie n'étaient plus qu'une marchandise offerte à tout acheteur : parmi les plus ardents se montrèrent les chevaliers, atteints davantage par le massacre des trafiquants romains et italiens de Cirta. Mais la majorité dans le Sénat se raidissait encore : elle mettait en avant les intérêts de l'aristocratie : elle avait la paix à cœur, et pour la garder, elle employait tous les leviers et les pratiques à l'usage des gouvernements qui se sont inféodés à une corporation. Enfin *Gaius Memmius*, tribun du peuple désigné pour l'année suivante, mit publiquement l'affaire en discussion. Il avait l'activité et l'éloquence ; et quand il eut menacé d'appeler un jour les plus mauvais d'entre les meneurs à rendre leurs comptes en justice, il fallut bien que le Sénat laissât déclarer la guerre (642-643). L'affaire devenait sérieuse. Les ambassadeurs de Jugurtha renvoyés d'Italie sans avoir été admis dans le Sénat ; le consul nouveau, *Lucius Calpurnius Bestia*, qui se distinguait, parmi ses contemporains du moins, par l'intelligence et l'énergie, poussant rapidement les armements ; Marcus Scaurus lui-même acceptant un des principaux grades dans le corps expéditionnaire d'Afrique ; l'armée romaine en peu de temps débarquée, et marchant vers le Bagradas (*Medjerdah*) en plein pays numide, y recevant la soumission spontanée des cités les plus éloignées du siège de la monarchie ; enfin le roi de Mauritanie, Bocchus, bien que sa fille soit la femme de

Jugurtha, apportant aux Romains son amitié et son alliance : tout devient pour le Numide un sérieux sujet d'alarme : il dépêche ses ambassadeurs au quartier du général romain, et sollicite humblement un armistice. Il semblait qu'on touchât à la fin de la lutte : elle finit plus tôt encore qu'on ne l'aurait cru. Bocchus ignorait les mœurs de Rome, quand il espérait sans bourse délier conclure un traité avantageux : comme il n'avait pas muni ses envoyés des sommes requises pour l'achat de l'alliance romaine, il échoua net. Jugurtha au contraire, familier avec le jeu des institutions de Rome, apportait de l'argent à l'appui de sa demande d'une trêve ; et pourtant il se trompait lui-même. Dès les premiers pourparlers, il devint manifeste qu'on pouvait acheter dans le camp ennemi, non pas seulement un armistice, mais bien la paix complète. Le Numide avait en son pouvoir les coffres pleins d'or du vieux Massinissa : aussi l'on s'entendit en deux mots. Les préliminaires sont dressés, et soumis pour la forme à un conseil de guerre : puis, un vote sommaire, irrégulier, s'il en fût, les change en traité.

Le roi se soumettait à discrétion ; mais le vainqueur lui faisait grâce, et lui rendait son royaume entier au prix d'une modique amende, de la remise des transfuges romains et des éléphants de guerre (643) : ceux-ci, Jugurtha saura bien se les faire rendre en pratiquant les uns après les autres les commandants de place et les officiers détachés.

A la nouvelle de la paix, une véritable tempête éclata dans Rome. Tout le monde savait comment elle s'était faite : ainsi Scaurus, comme les autres, était à vendre, pourvu qu'on le payât à plus haut prix que le commun des sénateurs ! Dans la Curie, la légalité du traité fut vivement attaquée. *Gaius Memmius* soutint que si le roi s'était vraiment soumis sans conditions, il ne pouvait se refuser à comparaître ; qu'il convenait donc de le sommer de venir à Rome ; qu'alors on saurait vite à quoi s'en tenir sur

Traité
entre Rome
et la
Numidie.

111 av. J.-C.

l'irrégularité des négociations, et qu'on vérifierait les faits en interrogeant les deux parties contractantes. Si impertune que fût la motion, elle passa : mais en même temps, et contre la règle du droit des gens, on donna au roi un sauf-conduit, alors qu'il venait non comme un ennemi qui négocie, mais en homme qui se soumet. On vit donc Jugurtha dans Rome. Il comparut devant le peuple qu'on avait peine à contenir, et qui, se souciant peu des sûretés données, voulait mettre en pièces le meurtrier des Italiens, défenseurs de Cirta. Mais à la première question posée par Gaius Memmius, un de ses collègues survint ; et interposant son *veto*, il ordonna au roi de ne pas répondre. Ici encore l'or africain était plus fort que le peuple souverain et que les magistrats suprêmes. Pendant ce temps, le Sénat délibérait sur la validité du traité de paix : le nouveau consul Spurius Postumius Albinus¹ se montra le partisan ardent de l'annulation, espérant bien que par la suite il aurait le commandement de l'armée d'Afrique. Un autre petit-fils de Massinissa, *Massiva*, qui se trouvait alors à Rome, profita aussi de l'occasion pour faire valoir devant le Sénat ses droits au trône vacant : sur quoi *Bomilcar*, l'un des affidés de Jugurtha, assassina, non sans congé de son maître, ce concurrent inattendu ; et comme il allait être mis en jugement, il s'enfuit. Après ce nouvel attentat commis sous les yeux du gouvernement, la mesure était comble. Le Sénat, quoiqu'il en eût, cassa le traité, et ordonna l'expulsion du Numide (hiver de 643-644). La guerre recommence et le consul Spurius Albinus va se mettre à la tête des troupes (644). Malheureusement l'armée jusque dans ses derniers rangs était gangrenée, le désordre y allant de pair avec la désorganisation politique et militaire de l'État. De discipline, il n'y en avait plus : durant la trêve, la soldatesque n'avait songé qu'à piller les bourgades numides, et aussi les cités

Annulation
du
traité de paix.
111-110 av. J.-C.

110.

La guerre
est
déclarée.

¹ [Celui dont il a été question, IV, p. 274.]

de la province romaine : officiers, légionnaires et généraux, tous, à qui mieux mieux, avaient noué des intelligences secrètes avec l'ennemi. Attendre quoi que ce soit d'une telle armée, c'eût été folie. D'ailleurs Jugurtha prenait ses mesures, chose vraiment superflue : il acheta le consul à beaux deniers comptants, marché qui plus tard fut prouvé judiciairement contre ce dernier. Spurius Albinus se contenta donc de ne rien faire : mais après son départ, son frère, Aulus Postumius, homme au plus haut degré téméraire et incapable, ayant pris le commandement intérimaire, se mit en tête en plein hiver d'exécuter un coup de main sur les trésors de l'ennemi, déposés dans la forteresse de *Suthul* (plus tard *Calama* : aujourd'hui *Guelma*), difficile d'approche et difficile à emporter. L'armée lève son camp, et arrive devant la place : mais elle échoue ; et le siège se prolongeant sans succès, le roi, qui d'abord s'était tenu à portée, s'éloigne, et entraîne les Romains à sa poursuite dans le désert. Tout lui réussit à souhait. Les difficultés du terrain s'ajoutant aux facilités que donnaient aux Numides leurs intelligences avec l'armée romaine, ceux-ci, dans une attaque nocturne, enlevèrent le camp des Italiens : les légionnaires, sans armes pour la plupart, s'enfuirent. La défaite était complète autant que honteuse. Puis intervint une capitulation : les Romains passant sous le joug ; le territoire numidique évacué en entier ; le pacte d'alliance, que le Sénat avait brisé la veille, renouvelé : telles étaient les conditions que dictait Jugurtha. Les Romains s'y résignèrent (commencement de 645).

Le mal était par trop grand. Pendant qu'on est tout à la joie chez les Africains : pendant qu'à ces perspectives soudain ouvertes du renversement d'un protectorat odieux, mais jusque-là estimé inattaquable, les nombreuses tribus des habitants libres ou à demi-libres du désert accourent se ranger sous les étendards du roi victorieux, l'opinion publique se soulève de nouveau en Italie contre les actes

Les Romains
capitulent.
Deuxième
paix.

109 av. J.-C.

Mouvement
de l'opinion dans
Rome.

déplorables de ce gouvernement de l'aristocratie, à la fois corrompu et corrupteur. Le mouvement fait explosion par une multitude de procès politiques. Le parti marchand, désespéré lui-même, fait chorus avec le peuple, et la tempête enlève bon nombre d'hommes marquants de la noblesse. Sur la motion du tribun *Gaius Mamilius Limetanus*, et malgré les timides efforts du Sénat qui voudrait arrêter l'action de la justice criminelle, une *question extraordinaire* est instituée, à l'effet d'informer sur les faits de haute trahison consommés dans cette affaire de la succession numidique; et le verdict des jurés condamne à l'exil les deux chefs de l'armée, *Gaius Bestia* et *Spurius Albinus*: Lucius Opimius, le chef de la première commission d'Afrique et le bourreau de *Gaius Gracchus*, n'est pas davantage épargné. Je passe sous silence une foule d'autres victimes plus obscures: coupables ou innocentes, la sentence les frappe à coups redoublés. Qu'on ne s'y trompe pas pourtant, il suffit de donner cette satisfaction à l'opinion publique et cette pâture aux colères des capitalistes. De révolution anti-aristocratique, il n'est pas trace: nul ne s'attaque au plus coupable d'entre les coupables, à l'habile et puissant *Scaurus*. Chose étonnante même, nous le voyons élire censeur; et comme tel, il est appelé à la présidence de la commission extraordinaire de haute trahison. Encore moins l'opposition tente-t-elle de rien conquérir sur le pouvoir: elle laisse au Sénat le soin d'accommoder sans bruit et sans trop de dommage pour la noblesse les scandales de l'expédition d'Afrique: le plus aristocrate du parti aristocratique commençait à comprendre qu'il était temps d'en finir.

Annulation
du
traité.

Le Sénat cassa le second traité de paix, comme il avait fait du premier, mais sans livrer cette fois à l'ennemi le général qui l'avait conclu: une telle mesure, pratiquée encore il y a trente ans, ne semblait plus nécessaire dans les idées régnantes en matière de foi due aux traités. En même temps il fut décidé que la guerre recommencerait,

la guerre avec toutes ses rigueurs. Comme de juste, un aristocrate eut encore le commandement en chef. Mais celui-là du moins était du petit nombre des hommes de sa caste qui, moralement et militairement parlant, se montraient à la hauteur de leur mission. Le choix tomba sur *Quintus Metellus*. Comme tous les membres de la famille puissante à laquelle il appartenait, il était foncièrement opiniâtre et absolu dans ses principes nobiliaires: magistrat, il se serait fait honneur de soudoyer des assassins s'il eût cru qu'il y allait de l'intérêt de la cité; il eût souri dédaigneusement au *donquichotisme* impolitique de *Fabricius*, à sa générosité naïve envers *Pyrrhus*. Inflexible d'ailleurs en face du devoir, inaccessible à la corruption ou à la crainte, capitaine expérimenté et sagace; il sut même s'affranchir assez de ses préjugés nobiliaires, pour ne point prendre ses lieutenants parmi les nobles. Il choisit pour tels *Publius Rutilius Rufus*, officier excellent, hautement réputé dans le monde militaire pour son amour exemplaire de la discipline, pour ses méthodes améliorées ou neuves dans l'exercice des armes, et *Gaius Marius*, un brave soldat latin, fils de paysan, parti du dernier rang de l'armée. Assisté par eux et par d'autres officiers capables, le consul débarqua en Afrique, au cours de 645, et prit aussitôt le commandement de l'armée. Il la trouva désorganisée au point que ses chefs n'avaient point encore osé la mener en territoire ennemi: elle n'était jusque-là redoutable qu'aux malheureux habitants de la province romaine. *Metellus*, actif autant que sévère, la remit en état aussitôt, et dès le printemps de 646 il lui fait franchir la frontière numide¹. Quand Jugurtha sut l'état nouveau des choses,

Metellus,
général en chef.

109 av. J.-C.

106.

¹ Dans le récit émouvant et spirituel que Salluste nous a laissé de cette guerre, la chronologie a été négligée plus que de raison. La guerre aurait pris fin dans l'été de 649 (*Bell. Jug.*, c. 114): or, si *Marius*, nommé consul pour 647, a commencé sa campagne en cette même année, il s'ensuit qu'il aurait commandé trois ans durant. Et pourtant, selon Salluste, qui d'ailleurs est dans le vrai, il n'aurait fait que deux campagnes. De même que *Metellus*, descendant en Afrique

105.

107.

il tint la partie pour perdue, et fit avant tout combat de sérieuses propositions d'accommodement, ne demandant rien de plus que la vie sauve. Mais Metellus avait pris son parti : peut-être même ses instructions lui enjoignaient-elles de ne déposer les armes qu'après la reddition à merci, et qu'après le supplice de ce prince-client qui avait osé braver la République. Seule expiation, en effet, qui pût satisfaire le peuple romain ! Vainqueur d'Albinus, Jugurtha aux yeux des Africains n'était rien moins que le libérateur de la Libye ; il avait chassé l'odieux suzerain étranger ! Son astuce et sa perfidie effrontée en face de ce gouvernement infirme de Rome étaient un grave danger. A toute heure, après la paix faite, il pouvait rallumer dans sa patrie l'incendie de la guerre. Point de tranquillité assurée si on le laissait vivre ; point de retour possible pour l'armée d'Afrique. Metellus, dans son rôle officiel, ne répondit donc que par des paroles évasives, pendant que sous main

La guerre recommence.

- 109 av. J.-C. dès 645, suivant toute apparence, mais arrivant trop tard (c. 37, 44), et la réorganisation de l'armée lui ayant pris du temps (c. 44), n'avait pu commencer ses opérations que l'année suivante ; de même, Marius, que ses préparatifs militaires retinrent un long temps en Italie (c. 84), ne vint en Afrique prendre son commandement qu'en 647, assez tard dans l'année de son consulat ; ou même qu'en 648, alors qu'il n'était plus que proconsul. Par suite, il faut assigner les dates de 646 et 647 aux deux campagnes de Metellus, et celles de 648 et 649 à celles de Marius. Résultat d'autant plus concordant, qu'il faut nécessairement placer en 646 la bataille du *Muthul* et le siège de Zama, tenant compte de ce qu'alors Marius poursuivait sa candidature consulaire. Notre historien, d'ailleurs, n'est point sans avoir commis des inexactitudes : ne le voyons-nous pas, en 649 encore, donner le titre de consul à Marius ? Toute difficulté cesserait si le Sénat avait prorogé le commandement de Metellus, et par là retardé le départ de son successeur. Alors, en effet, ce ne serait plus de la campagne de 646 qu'il s'agirait, Marius n'ayant aucun droit au commandement, mais bien de celle de 647. Malheureusement ce calcul ne repose que sur une interpolation (au ch. 73, 7) qui fait défaut dans les meilleurs manuscrits des deux familles *sallustiennes* : il va d'ailleurs contre la vraisemblance : un sénatus-consulte ne pouvait légalement empiéter sur le populiscite ; et, loin de dire un mot d'où l'on puisse inférer que Marius aurait fait une concession volontaire, Salluste semble avancer le contraire. La phrase de notre auteur, au passage ci-dessus indiqué, se complétait sans doute par quelques mots qui se sont perdus, et lui donnaient un tout autre sens : peut-être faudrait-il lire : *[Ei (Mario) uti Gallia provincia es]set paulo [ante senatus] decreverat : ea res frustra fuit.*

il engageait les messagers du roi à le livrer mort ou vif. Mais en voulant lutter avec l'Africain sur le terrain de l'assassinat, il rencontra bientôt son maître. Jugurtha éventa ses machinations, et dans son désespoir se prépara à une défense suprême. En arrière de la chaîne de montagnes rudes et désertes que franchissait la route suivie par les Romains, s'étendait une vaste plaine de quatre milles romains [= kilom. 5,882 environ], allant se terminer au fleuve *Muthul*¹, dont le cours est parallèle à la chaîne. Nue et sans eau, si ce n'est près des bords mêmes du *Muthul*, elle était accidentée par quelques légers renflements du sol, recouverts de broussailles basses. C'est là que Jugurtha prit position et attendit, ses troupes massées en deux corps : l'un, composé d'une division d'infanterie avec les éléphants, se tenait, sous les ordres de *Bomilcar*, à la jonction de la colline et du fleuve : l'autre, formé du gros des fantassins avec toute la cavalerie, s'appuyait aux bois sur la hauteur. Au moment où ils débouchaient de la montagne, les Romains virent que l'ennemi, par sa position, commandait complètement leur flanc droit. Ne pouvant s'attarder au milieu des montagnes sans eau et dénudées, ils voulaient gagner au plus tôt le fleuve, manœuvre difficile dans cette plaine de quatre milles, toute ouverte, sans cavalerie légère qui les protégeât, et sous les yeux des cavaliers ennemis. Metellus détacha *Rufus* avec une division pour se porter directement vers le *Muthul*, et y dresser un camp. Et quant au surplus de l'armée, il le fit sortir des débouchés de la montagne, et marcher en obliquant dans la plaine, jusque vers les hauteurs. Il s'agissait d'en chasser les Numides. Ce mouvement faillit être la perte des Romains. L'infanterie numide, à mesure qu'ils se montraient hors des défilés, va les occuper derrière eux en force : puis bientôt la colonne est de tous

Bataille
du
Muthul.

¹ [Le *Muthul*, aujourd'hui l'*Oued Mafrag* (suivant la conjecture de Dureau de la Malle, *Algérie*, p. 75), qui se jette dans la mer à l'est de Bône, entre cette ville et le cap *Rosa*.]

côtés assaillie et enveloppée par les escadrons de Jugurtha, qui tombent sur elle du haut des collines. Bondissant et se choquant incessamment contre elle, ils l'arrêtent dans sa marche, et la bataille semble dégénérer en une multitude de petits combats de détail. Pendant ce temps, Bomilcar occupe Rufus avec son détachement, et l'empêche de rétrograder pour aller secourir dans sa détresse le principal corps de l'armée romaine. Enfin Metellus et Marius, avec quelque deux mille légionnaires, gagnent le pied des mamelons : aussitôt l'infanterie numide, qui devait les défendre, se disperse sans lutte, malgré la supériorité du nombre et de la position, devant les soldats romains qui montent au pas de charge. Sur l'autre point Rufus n'est pas moins heureux : à la première attaque, les fantassins de Jugurtha se débandent, et les éléphants, embarrassés par les difficultés du terrain, sont tous tués ou pris. La soirée était déjà avancée quand les deux corps romains, vainqueurs chacun devant soi, inquiets chacun du sort de l'autre, se rencontrèrent à moitié chemin entre les deux champs de bataille. Cette journée, en même temps qu'elle avait mis en lumière le talent militaire de Jugurtha, avait attesté une fois de plus la solidité impérissable de l'infanterie romaine. Le soldat, par sa bravoure, avait changé en un triomphe la défaite encourue par ses généraux. Quant au roi, renvoyant le plus grand nombre de ses troupes, il se contenta dorénavant de faire la guerre d'escarmouches, qu'il mena d'ailleurs avec une égale habileté. Conduites l'une par Metellus, l'autre par Marius, qui, inférieur aux autres chefs de corps par la naissance et le rang, était monté à la première place depuis la journée du Muthul, les deux colonnes romaines parcoururent tout le pays numide, occupant les villes, et passant au fil de l'épée toute la population virile adulte, quand les portes ne s'ouvraient pas d'elles-mêmes. Cependant, parmi les cités de la vallée de Bagradas, Zama, la plus importante, résista vigoureusement. Le roi l'appuyait de toutes ses

Les Romains
occupent
la Numidie.

forces. Un jour il réussit à surprendre le camp romain ; et les assaillants, forcés de lever le siège, se retirèrent dans leurs quartiers d'hiver. Il fallait pourvoir aux besoins du soldat. Metellus, pour plus de facilité, le ramena dans la province romaine, laissant garnison dans les places conquises ; et pendant que les armes étaient au repos, il renoua les négociations, et se montra disposé à donner la paix au roi à de meilleures conditions. Jugurtha saisit avec empressement l'occasion : déjà il s'était engagé à payer 200,000 livres d'argent : déjà il avait livré ses éléphants et trois cents otages, ainsi que trois mille transfuges, aussitôt mis à mort. Mais sur ces entrefaites, Metellus avait gagné Bomilcar, le conseiller le plus intime du Numide, et qui avait à craindre, la paix se faisant, que Jugurtha ne le livrât aussi aux Romains, lui, l'assassin de Massiva. Moyennant la promesse de l'impunité et d'une riche récompense en outre, il s'était engagé à remettre son maître mort ou vif aux Romains. Ni les négociations officielles, ni les intrigues souterraines n'aboutirent au résultat attendu. Quand Metellus en vint à exiger que le roi se rendit prisonnier à son camp, celui-ci rompit brusquement les pourparlers ; et les intelligences de Bomilcar avec l'ennemi ayant été découvertes, celui-ci fut appréhendé au corps et exécuté. Loin de moi la pensée de me faire l'avocat de ces misérables intrigues diplomatiques : reconnaissons pourtant que les Romains avaient toute raison de vouloir se rendre maîtres de la personne de Jugurtha. La guerre en était arrivée à ce point qu'on ne pouvait plus ni la poursuivre ni l'arrêter. On peut juger de l'état des esprits en Numidie par la révolte de Vaga¹, la plus considérable des villes occupées par les Romains (hiver de 646-647). Là, la garnison romaine tout entière, officiers et soldats, périt, à l'exception du commandant *Titus Turpilius Silanus*, lequel, accusé plus tard de con-

108-107 av. J.-C.

¹ [Vaga ou Vacca, aujourd'hui *Bedjah*, sur la *Medjerdah*.]

nivence avec l'ennemi, à raison ou à tort, je ne le saurais dire, fut condamné par un tribunal militaire, et subit la peine capitale. Deux jours après l'insurrection, Metellus pénétra dans la place, et y sévit avec toutes les rigueurs de la loi de la guerre. Mais si tels étaient les sentiments des Numides voisins du Bagradas, placés sous le coup de l'épée romaine, et d'ailleurs plus dociles, à quoi ne fallait-il pas s'attendre de la part des habitants des pays reculés à l'intérieur et des tribus nomades du désert? Jugurtha était l'idole des Africains, qui lui pardonnaient facilement un double fratricide, et ne voyaient en lui que le sauveur et le vengeur de la patrie. Vingt ans après, un de ses fils s'étant montré dans les rangs de l'ennemi, en Italie, les Romains durent renvoyer au plus vite en Afrique un corps numide qui combattait pour eux. Qu'on juge par là de son prestige personnel! Comment prévoir la fin de la guerre, en un pays où tout favorise le chef qui a pour lui les sympathies nationales; où la configuration du sol et le caractère des peuples lui rendent facile, soit de traîner la guerre en longueur dans de petits combats incessants, soit de la laisser un instant dormir, pour la réveiller tout à coup plus violente que devant?

107 av. J.-C.

Guerre
dans le désert.

Lorsque Metellus, en 647, reprit la campagne, Jugurtha ne tint nulle part : se montrant tantôt sur un point, et tantôt au loin, sur un autre. Autant valait donner la chasse aux lions qu'à ces rapides coureurs du désert. Bataille livrée, bataille gagnée, qu'importe! Nul résultat au bout. Puis le roi s'enfonça dans les profondeurs du pays. Dans une oasis à l'intérieur du *Beylick* actuel de Tunis, sur le bord même du grand désert, et séparée de la vallée de la Medjerdah par un steppe aride et désolé de dix milles de large [kilom. 44,787], étaient deux villes fortes : *Thala* au nord (plus tard *Thalepté*, non loin de *Busch el Cheme*), et *Capsa* (*Gafsa*) au sud¹. Jugurtha était allé se réfugier

¹ [La topographie indiquée par la carte de l'Afrique romaine du

dans la première avec ses enfants, ses trésors et le noyau de ses troupes d'élite, y attendant de meilleurs jours. Metellus osa le poursuivre au travers des solitudes, emportant l'eau dans des outres. Il atteignit *Thala*, qui tomba après vingt-quatre jours de siège : au moment suprême, les transfuges romains ayant mis le feu aux édifices où ils se tenaient réunis, se donnèrent non-seulement la mort, mais encore anéantirent tout le précieux butin sur lequel les assiégeants comptaient : Jugurtha, avec sa famille et sa cassette, avait pu s'échapper. La Numidie semblait toute dans la main des Romains; et pourtant au lieu de toucher au but, on le voyait reculer tous les jours, et la guerre s'étendre. Au sud, les libres tribus gétules se lèvent dans le désert à l'appel du roi, et accourent en armes.

Dans l'occident, Bocchus, roi de Mauritanie, dont Rome avait paru jadis dédaigner l'amitié, fait mine de se rapprocher de son gendre : il l'accueille chez lui, et joignant aux hordes des Numides les innombrables essaims de ses cavaliers, il s'avance dans le pays de Cirta, où Metellus a établi ses quartiers d'hiver. Quels étaient ses projets? Voulait-il vendre Jugurtha plus cher aux Romains? Voulait-il leur faire une guerre nationale? C'est ce que ni les Romains, ni Jugurtha, ni lui-même peut-être, ne savaient bien. Il ne se hâtait point d'ailleurs de quitter l'attitude équivoque qu'il avait prise.

Sur ces entrefaites, Metellus dut quitter la province. Un décret du peuple l'obligeait à remettre le commandement à son ancien subordonné, Marius, aujourd'hui consul. Marius se mit à la tête de l'armée, pour la campagne de 648. Il devait son titre à une espèce de révolution. Confiant dans les services signalés qu'il avait déjà rendus, poussé par les oracles qui le désignaient, il avait osé un jour briguer le consulat. Si l'aristocratie s'était décidée à sou-

Complications
en
Mauritanie.Marius
général en chef.

106 av. J.-C.

dépôt de la guerre (Paris, 1864) diffère de celle suivie par M. Mommsen : *Thala* et *Thalepte* seraient deux localités différentes. Voir aussi Dureau de la Malle, p. 110 et suiv., 137 et suiv.]